

Monsieur Pierre, historien de la Fronde. Sur l'image de l'historiographie et de l'Histoire dans *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust

JONAS THOBIAS DA SILVA DIAS MARTINI
Université de Haute Alsace – Université de Strasbourg

Jonas Thobias Martini est doctorant en littérature française, générale et comparée. Historien diplômé de l'Université pontificale catholique de Rio de Janeiro, il s'intéresse à la théorie et à la philosophie de l'Histoire, à la théorie et à la critique littéraires.

À travers le personnage figurant M. Pierre, historien de la Fronde, l'étude interroge la participation de l'historiographie et de l'Histoire dans la *Recherche*, celles-ci étant secondaires par rapport à la poétique du roman. L'article questionne également la situation de « l'intellectuel » dans le salon aristocratique de Mme de Villeparisis, ainsi que sa spécialité dans la Fronde. Il en résulte une perspective critique et stimulante de la pensée historique et de la notion de temps.

Historiographie, Histoire, Proust (Marcel), historien de la Fronde, temporalité

*L'Uomo per l'indiffinita natura della mente umana,
ove questa si rovesci nell'ignoranza, egli fa sé regola
dell'Universo. (Giambattista Vico)*

Introduction

– Aristote nous a dit dans le chapitre II... », hasarda M. Pierre, l'historien de la Fronde, mais si timidement que personne n'y fit attention. Atteint depuis quelques semaines d'insomnies nerveuses qui résistaient à tous les traitements, il ne se couchait plus et, brisé de fatigue, ne sortait que quand ses travaux rendaient nécessaire qu'il se déplaçât (CG II, 490).

Timide et discret, à la lisière du grand monde de Proust, apparaît dans le salon de Mme de Villeparisis un historien qui, face aux innombrables figures de ce monde, ne fait pas encore partie à proprement parler des études consacrées aux personnages proustiens. Ce silence est justifié. Outre un portrait presque insignifiant, le

personnage n'est mentionné qu'à quelques reprises dans *Le Côté de Guermantes* et se dissout subrepticement dans le salon même où il avait surgi. Son emploi ne sert apparemment qu'à définir la marquise qui l'accueille et à établir des interlocutions brèves et interrompues, comme pour désigner les caractères distinctifs que l'aristocratie utilise dans le roman pour marquer sa position par rapport à l'*intelligentsia* bourgeoise. C'est pourtant avec lui que le Narrateur s'incline pour la première fois devant la duchesse de Guermantes ; c'est lui qui informe le duc de la récurrence du terme « mentalité » au ministère de l'Instruction publique, dans le cercle Volney et dans la maison de M. Émile Ollivier, c'est-à-dire, dans ces milieux intellectuels qui ne correspondent guère à l'éthique aristocratique ; surtout, c'est lui que la marquise reçoit, avec un archiviste, pour rendre valides les mémoires qu'elle entend rédiger.

M. Pierre, l'historien de la Fronde, ne serait-il donc qu'un figurant mis en scène par la plume de Proust pour décorer ce salon, qui n'est, du reste, pas non plus l'un des plus brillants du Paris imaginé par l'écrivain ? Ensuite, pourquoi serait-il historien spécifiquement de la Fronde, ce conflit essentiellement aristocratique qui peut être considéré comme l'un des plus grands défis de l'Ancien Régime avant la Révolution française ? Enfin, quelle est la place de l'historien, de l'Histoire et de son écriture, dans « la recherche du temps perdu » de Proust ? Ces questions, posées à propos d'un personnage aussi secondaire que l'historien de la Fronde, amènent cependant à réfléchir à ce qui se présente comme l'une des tâches principales de la *Recherche* : celle de confronter la réalité historique à la vérité poétique.

Voici trois axes d'interrogation du personnage de l'historien de la Fronde : 1) l'axe sociologique qui questionne la situation de l'intellectuel invité dans un salon aristocratique ; 2) l'axe historique d'un spécialiste des fondements complexes du Grand Siècle de Louis XIV à la veille d'un changement drastique de l'équilibre d'influence entre l'ancienne caste chevaleresque et la classe fortunée des nouveaux riches, commerçants et intellectuels ; et 3) l'axe théorique qui permet de composer une certaine contemplation de l'Histoire dans la perspective littéraire toujours prépondérante dans le cercle romanesque de Proust. Cet article se propose de partir de la figure de M. Pierre pour étudier non seulement la représentation du figurant dans une œuvre pleine de personnages, mais aussi pour réfléchir à la figure de l'Histoire et de l'activité historiographique dans la recherche du temps perdu. Si cette discussion donne d'abord lieu à une approche du thème de l'Histoire dans l'écriture de Proust, elle permet ensuite de mieux analyser les bases sur lesquelles se construira la compréhension proustienne de la Littérature elle-même, finalement considérée comme le lieu d'une vérité plus puissante que celle de la superficialité de « l'intelligence », en l'occurrence historique. Grâce à l'approche de M. Pierre, cette étude espère parvenir à une perspective différente de celle de « l'idéa-

lisation » de l'Histoire dans le roman de Proust. Il s'agit ici d'envisager plutôt une vision critique et en même temps instigatrice de la pensée historique à travers la poésie proustienne.

L'historien dans le salon de Mme de Villeparisis

La figure de Monsieur Pierre est étroitement liée à son hôtesse, Madame de Villeparisis, et à l'intention littéraire de celle-ci. Que les traits de cette dame soient ou non reconnus chez la comtesse de Boigne (1781-1866), mémorialiste d'une enfance passée à Versailles à la veille de la Révolution et d'une vie de salon sous Napoléon, ou ceux de Sophie de Castellane (1818-1904), ce que sa vie conjugale et le rapport à la littérature laissent supposer, le salon de Mme de Villeparisis évoque l'intérêt de Proust pour la chronique mondaine et le genre du duc de Saint-Simon. Cela non seulement en ce qui concerne sa propre activité d'écriture, représentée par la vocation du « je » romanesque, mais aussi dans la composition du personnage de la marquise : Mme de Villeparisis, confrontée aux revers de sa position sociale, décide d'écrire ses mémoires. Elle incarne la confrontation du romancier qu'est devenu Marcel Proust avec ces genres étroitement liés à une perspective historique : la chronique et les mémoires. Enfin, il est important de souligner que ni l'une ni l'autre, et pas davantage l'historiographie, ne seront des genres victorieux dans l'entreprise littéraire de Proust simplement parce que l'écrivain les affectionnait ou parce que, bien qu'il n'ait jamais eu l'intention de devenir un historien professionnel, il est un représentant de la chronique de son temps. La *Recherche* ne donne pas lieu à un livre d'Histoire, à une chronique ou à des mémoires, mais à un roman. Cette présence critique de l'Histoire (au sens non pas de dénonciation du mensonge, mais de mise en évidence des limites) dans l'œuvre de Proust, sous le regard de la réalité de l'intelligence, aboutit à la découverte de la Littérature comme champ d'exploration d'une vérité plus profonde, qui ne sera révélée que dans *Le Temps retrouvé*.

Le salon dans lequel le lecteur découvre le personnage de M. Pierre n'est pas le plus célèbre des salons aristocratiques. Les causes de cette situation sont recherchées par le Narrateur dès le début : bien qu'elle soit étroitement liée aux Guermantes, représentants par excellence de la haute aristocratie dans le roman, l'ancienne camarade de pension de la grand-mère du héros ne jouit pas d'un grand prestige auprès des membres de sa caste. Cela est dû soit à son passé amoureux effervescent et à sa relation peu canonique avec M. de Norpois, soit à la fréquence de personnages moins brillants dans son salon. Un exemple de ces figures est Bloch, un juif dont la judéité passait parfois inaperçue, mais qui se retrouvait chez Mme

de Villeparisis à une époque aussi antisémite que celle de l'affaire Dreyfus. Le salon de Madame de Villeparisis sera l'exemple le plus remarquable du contact entre la bourgeoisie et l'aristocratie, qu'elle représente tout de même. À ce titre, elle sera aussi une représentante importante de l'histoire de la tension entre ces classes, jetant une certaine lumière sur cette aristocratie qui accueille ceux qui la dépasseront :

Mme de Villeparisis était une de ces femmes qui, nées dans une maison glorieuse, entrées par leur mariage dans une autre qui ne l'était pas moins, ne jouissent pas cependant d'une grande situation mondaine, et, en dehors de quelques duchesses qui sont leurs nièces ou leurs belles-sœurs, et même d'une ou deux têtes couronnées, vieilles relations de famille, n'ont dans leur salon qu'un public de troisième ordre, bourgeoisie, noblesse de province ou tarée, dont la présence a depuis longtemps éloigné les gens élégants et snobs qui ne sont pas obligés d'y venir par devoirs de parenté ou d'intimité trop ancienne (CG II, 481).

La présence d'intellectuels et de bourgeois, dont le héros, dans le salon d'une noble dame qui se vante d'avoir connu Chateaubriand, Vigny, Musset et Hugo, et dans une maison dont le critère de fréquentation n'est pas l'ascendance ou l'honneur, mais la beauté et l'intelligence, n'est donc pas surprenante. En revanche, le jugement d'une Mme Leroi, qui considérait le salon de Mme de Villeparisis comme de troisième ordre à cause de ceux qu'elle recevait, ne passera pas à l'avenir : « [...] les salons des Mme de Villeparisis peuvent seuls passer à la postérité parce que les Mme Leroi ne savent pas écrire et, le sauraient-elles, n'en auraient pas le temps » (CG II, 492-493). Ainsi, au moment raconté dans *Le Côté de Guermantes*, Mme de Villeparisis tente de composer ses mémoires qui, pour elle, légitiment sa position sociale, et pour l'Histoire, lui légueront la postérité. Pour cela, elle se fait accompagner d'un archiviste et d'un historien. Le Narrateur découvre que ce qui compromettait la position mondaine et générale de Madeleine de Villeparisis, avant d'être les mariages et les aventures de celle qui avait été « belle comme un ange, méchante comme un démon » (AD IV, 213) ou encore les critères douteux selon lesquels elle choisissait ceux qu'elle accueillait, c'étaient ses dispositions « littéraires » de second ordre :

À la place du caractère qu'elle avait, on trouve une sensibilité, une intelligence, qui ne servent pas à l'action. Et qu'il y eût ou non dans la vie de Mme de Villeparisis de ces scandales qu'eût effacés l'éclat de son nom, c'est cette intelligence, une intelligence presque d'écrivain de second ordre bien plus que de femme du monde, qui était certainement la cause de sa déchéance mondaine (CG II, 482).

À partir de « l'intelligence » de Mme de Villeparisis, les mémoires apparaissent, comme l'Histoire en tant que représentante du passé, comme une œuvre *secondaire*.

C'est surtout sur cette image d'un « écrivain de second ordre » qu'il faut s'appuyer pour comprendre la place de l'Histoire, ou plus exactement des histoires, dans le roman proustien. Les mémoires (qui ne sont pas involontaires), la chronique et enfin l'historiographie, genres essentiellement distincts les uns des autres et chers à l'écrivain Marcel Proust, sont pourtant relégués dans la *Recherche* à un arrière-plan où se trouvent les vérités provisoires de ce que l'intelligence élabore. Si l'observation ci-dessus, selon laquelle la « déchéance » de la marquise est causée avant tout par ses dons intellectuels, ne se réfère qu'à son aspect peu fertile, elle s'étend aux genres qu'elle représente, étant donné toute l'entreprise de la *Recherche*, qui trouvera dans la Littérature une vérité qui surmonte la fragilité de l'intelligence.

Mme de Villeparisis est ainsi, avant même l'historien ou l'archiviste, une image de l'Histoire comme représentante de l'autorité du passé et de la mémoire volontaire dans le roman de Proust, puisque ce n'est qu'à travers celles-ci, à travers les liens anciens de sa famille, qu'elle retrouve une reconnaissance parmi les siens. Cette caractéristique « historique » de son salon est cependant attribuée à une idée d'Histoire qui traite le passé comme un passé, comme un artefact qui peut légitimer ou non une maison, un événement, un nom, mais qui ne donne pas lieu à une pensée et à une « action », comme il apparaît dans la citation ci-dessus. Le passé qu'il contient est solennel, mais stérile, servant, sinon à justifier la position sociale de la marquise, tout au plus à l'érudition, en quelque sorte à l'esthétique, à cette collection d'autographes de « personnalités historiques » que la noble dame organise avec l'aide de l'archiviste.

Celui-ci est rejoint par un historien, Monsieur Pierre. Son intérêt n'est pas moins passionnant : Mme de Villeparisis possède un portrait de la duchesse de Montmorency qu'il veut reproduire dans son ouvrage sur la Fronde. Dans les conversations de salon, sa voix peine à s'imposer entre éloges de l'hôtesse et remarques qui trahissent son étrangeté dans le nid des nobles. C'est le cas lorsque Monsieur Pierre ose avertir le baron de Guermantes et le duc de Châtellerauld que leur habitude de poser le chapeau sur le sol risque de l'abîmer. Le premier, après lui avoir jeté un regard acerbe, veut connaître son nom, c'est-à-dire sa caste : « M. Pierre », répond le héros, « – Pierre de quoi ? – Pierre, c'est son nom, c'est un historien de grande valeur. – Ah !... vous m'en direz tant » (CG II, 510). Sa position sociale est tacite, son nom se suffit à lui-même, il se rend à la cour d'une noble dame pour toucher l'objet de ses études, il est comme un historien classique, qui se livre tel qu'un Hérodote à sa source pour voir et entendre aux pieds de la marquise le passé dont il s'occupe. M. Pierre appartient donc à cette classe de lettrés qui ne sont pas admis dans un salon noble en raison de leur influence sociale, ni en raison de leur ascendance,

encore moins en raison de leur nom, mais en raison de leur intelligence, de leur art, de leur fonction, en l'occurrence celle d'écrire l'Histoire.

Sa voix hésitante et timide dénote donc sa position de fonctionnaire et en même temps de participant à la distinction des classes. Cette situation limite entre l'historien et son interlocuteur apparaît clairement lorsque M. Pierre se risque à dire au duc de Guermantes que « mentalité », terme nouveau selon l'archiviste antirévissionniste dans l'affaire Dreyfus, est en vogue et déjà bien présent dans les milieux lettrés :

— Mais mentalité est plus employé que talentueux, dit l'historien de la Fronde pour se mêler à la conversation. Je suis membre d'une Commission au ministère de l'Instruction publique où je l'ai entendu employer plusieurs fois, et aussi à mon cercle, le cercle Volney, et même à dîner chez M. Émile Ollivier.

— Moi qui n'ai pas l'honneur de faire partie du ministère de l'Instruction publique », répondit le duc avec une feinte humilité mais avec une vanité si profonde que sa bouche ne pouvait s'empêcher de sourire et ses yeux de jeter à l'assistance des regards pétillants de joie sous l'ironie desquels rougit le pauvre historien, « moi qui n'ai pas l'honneur de faire partie du ministère de l'Instruction publique, reprit-il s'écoutant parler, ni du cercle Volney (je ne suis que de l'Union et du Jockey), vous n'êtes pas du Jockey, monsieur ? » demanda-t-il à l'historien qui, rougissant encore davantage, flairant une insolence et ne la comprenant pas, se mit à trembler de tous ses membres, « moi qui ne dîne même pas chez M. Émile Ollivier, j'avoue que je ne connaissais pas mentalité. Je suis sûr que vous êtes dans mon cas, Argencourt. Vous savez pourquoi on ne peut pas montrer les preuves de la trahison de Dreyfus. Il paraît que c'est parce qu'il est l'amant de la femme du ministre de la Guerre, cela se dit sous le manteau (CG II, 534).

S'il faut dire que « l'Histoire des mentalités »¹ commence à être élaborée lorsque paraît *Le Côté de Guermantes* en 1920, il convient aussi de mentionner que cette nécessité d'envisager dans le travail historique autre chose que les frontières des principautés et les guerres qui en sont l'objet depuis les historiographes royaux, et même depuis sa fondation chez les Grecs de l'époque classique, est subtilement exprimée par Proust dans le salon de Mme de Villeparisis. Il faut traiter plutôt les manières d'agir, les façons de comprendre le monde d'une société donnée. Peu après la publication du volume dans lequel M. Pierre apparaît dans la *Recherche*, *Les Rois thaumaturges* de Marc Bloch (1924) montre le lien entre l'autorité royale et la croyance en son pouvoir de guérison, suivant non pas la logique des États, mais un effet de cette autorité sur l'esprit. Tout cela est étranger au duc ironique, pour qui le terme « mentalité » ne signifie rien. Le noble se distingue ainsi de tout l'as-

¹ Voir, par exemple, BLOCH 1924, FEBVRE 1942, DUBY 1961 et ARIÈS 1978.

pect intellectuel, instructif et lettré qui constitue l'univers de l'historien. Celui-ci se trouve alors étouffé par le snobisme du monde aristocratique qu'il fréquente. Si, d'une part, il représente cette critique de l'intelligence historique qui comprend le passé purement et simplement comme un argument pour légitimer une disposition sociale, il apparaît aussi comme le représentant d'une instruction embarrassante de cette même disposition qui s'obstinera dès lors à l'avilir.

Le salon Villeparisis réunit donc des aristocrates et le monde des nouveaux riches et des intellectuels. Ce dernier terme, « intellectuel », en vogue depuis l'affaire Dreyfus, apparaît peu après le *J'accuse !* de Zola sous la plume de Georges Clemenceau pour désigner cette classe de gens instruits qui se mobilisent pour défendre leurs convictions². La tension voilée entre ces classes autour de la figure de l'historien de la Fronde conduit à penser, même si cette pensée n'est que spéculative au regard des idées de Proust lui-même, à la spécialité de M. Pierre. La Fronde représente dans l'Histoire une série de mouvements complexes sur divers fronts qui menacent la monarchie sous la régence d'Anne d'Autriche (1643-1651) et le ministère de Mazarin (1642-1661). Ce soulèvement, d'abord économique, contre les impôts exigés par le cardinal face aux dépenses de la Guerre franco-espagnole, devient bientôt politique, non seulement chez les parlementaires qui réclament le respect de leur autorité, mais aussi chez les nobles qui provoquent une « seconde Fronde ». Louis XIV s'en affranchit par sa politique centralisatrice, mettant fin aux conflits. L'intérêt initial de M. Pierre pour le tableau de la duchesse de Montmorency était-il donc si naïf ? Si pour le personnage, sans doute, certes pas pour l'écrivain. C'est que, s'il n'y a pas de favoritisme social chez Proust, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas d'une critique dirigée exclusivement contre la bourgeoisie ou l'aristocratie³, la tension entre ces classes du point de vue du langage est vérifiée.

Dans l'histoire de la balance de pouvoir entre l'aristocratie et la bourgeoisie, aucun moment avant la Révolution française et celui vécu par Proust lui-même n'a été plus décisif que celui la Fronde. Même si, comme le souligne Robert Kahn, « le souci narratif de la *Recherche* n'est pas de retracer l'évolution d'une structure

² « N'est-ce pas un signe, tous ces intellectuels, venus de tous les coins de l'horizon, qui se groupent sur une idée et s'y tiennent inébranlables ? » (« À la dérive », *L'Aurore Littéraire, Artistique, Sociale*, a. X, n. 97, 23 janvier 1998).

³ Cette question a été posée par SPRINKER 1994, qui s'est intéressé à la recherche d'une « idéologie » dominante entre ces classes sous la plume de Proust. Le rapport entre Proust et l'Histoire serait ainsi établi non seulement du point de vue d'une « idéalisation » du passé, mais aussi d'une dialectique entre l'aristocratie et la bourgeoisie capable d'aboutir à une représentation socio-historique dans le roman proustien. Ce projet n'a pas abouti, non pas parce qu'il n'y a pas eu de transition historique défavorable à l'aristocratie, mais parce que l'œuvre ne s'adresse pas au premier abord à une critique de la société de l'époque, et plutôt aux mutations du temps souscrites dans le langage de la société en général, c'est-à-dire sans que cela ne profite ni à l'aristocratie, ni à la bourgeoisie.

sociale. Proust n'est pas Balzac, la *Recherche* n'est pas *Die Buddenbrooks* » (Kahn 1998, 188), le roman s'intéresse à la tension, implicite dans la scène et explicite dans l'analyse du Narrateur, de cette même structure. Il ne s'agit pas de céder à une critique socio-historique, mais de lever le voile de l'intelligence qui dissimule une vérité que, dans la *Recherche*, seul l'art, la Littérature, peut dévoiler. En ce sens, Proust fait appel au sociologique et à l'historique dans de nombreux passages, comme celui où l'historien de la Fronde apparaît, pour montrer comment les tensions entre ces personnages qui mouvementent l'Histoire donnent lieu à des contradictions qui limitent la stabilité de la réalité historique. Pour comprendre la participation de l'Histoire dans ce passage, il faut d'abord s'intéresser à la signification de cet événement dont M. Pierre est, justement, un spécialiste :

La *Fronde* est une sorte d'expérience sociale : elle illustre les structures d'un système de tensions qui donne à un pouvoir central fort un maximum de chances. Dès qu'un allié s'assure le moindre avantage, tous les autres groupes se sentent menacés, ils abandonnent l'alliance, passent du côté de Mazarin et combattent leurs anciens alliés pour les rejoindre parfois un peu plus tard. Chacun, chaque groupe est décidé à s'attaquer au pouvoir du roi ; mais chacun veut tirer la couverture à soi ; chacun redoute que la puissance du voisin ne sorte grandie de l'entreprise. À la fin – en partie grâce à l'habileté de Mazarin, qui sait tirer profit de ce système de tensions – l'ancien équilibre se rétablit en faveur de la maison royale. Louis XIV n'oubliera jamais la leçon des événements : mieux que ses prédécesseurs, il entretiendra d'une consciente et calculée les divergences et tensions sociales, pour maintenir l'équilibre qui le favorise (Elias 1976, 140-141).

La lecture de la Fronde par le sociologue Norbert Elias souligne l'enchevêtrement des tensions entre les membres de l'aristocratie française à la veille du règne de Louis XIV, ce qui l'amène à considérer le processus civilisateur comme un événement qui maintient sous le roi le conflit d'où émane sa propre autorité. Un appareil de contrôle social et individuel s'est mis en place dans le réseau d'interdépendance créé autour du roi. Un réseau si fort que seul son génie pouvait le soutenir à la cour de Versailles, et qui, un siècle plus tard, explosera dans la Révolution. Le moment historique où Proust écrit se nourrit des décombres de cette structure dans sa phase finale, où la « force de la tradition », comme le dirait l'historien Arno Mayer (1983), montre déjà les derniers signes de la « persistance de l'Ancien Régime ».

Si, après la Fronde, l'autorité royale, dans le cas de la France, capitalisait davantage les forces sociales dispersées entre la noblesse d'épée et la noblesse de robe, en maintenant son pouvoir sur la tension et l'interdépendance entre elles, cette autorité, déjà trop érodée dans la Troisième République, ne pourra plus le faire à l'époque de Proust. L'écrivain agit alors, au sein de son œuvre poétique, pour composer une image de l'Histoire dans laquelle, si une classe tente de s'emparer seule

de ce pouvoir à travers le ridicule que l'auteur supposait exister dans les manifestations volontaires et soudaines du mouvement historique, elle échouera nécessairement. La Fronde étudiée par l'historien (dont le lecteur ne connaît pas l'œuvre) peut donc être mise en parallèle avec ces moments où l'Histoire présente de façon plus accentuée ses inévitables revers, où l'action individuelle, qu'il s'agisse d'un héros ou de tout un groupe d'individus, ne peut pas grand-chose, bien qu'ils soient eux-mêmes éminemment humains.

L'œuvre ne représente pas la faillite d'une seule classe ou d'un seul individu, mais plutôt d'une compréhension étroite de l'Histoire qui conçoit pour elle un pouvoir de gestion individuelle. En effet, Proust présente les groupes sociaux, tout comme le « moi » individuel (du Narrateur et des membres de ces groupes), fragmentés en d'innombrables rôles et situations au fil du temps. Avec ses personnages, l'œuvre de Proust établit une problématique du sujet autocentré, lorsqu'un individu veut en vain affirmer sa position devant son groupe, ou lorsque le Narrateur contemple la pluralité des « moi » successifs selon les états changeants de son âme. Même des personnages comme Swann et le baron de Charlus, qui exigent une certaine authenticité face à l'affirmation d'un « moi » appartenant à une classe et à une place dans l'Histoire, sont soumis à cette fragmentation du sujet : le premier à travers son amour jaloux et le second, qui cherche à se distinguer au sein même de l'aristocratie à laquelle il appartient, à travers le caractère de son inversion sexuelle. L'image de l'historien et de l'Histoire est ici celle de la fragmentation du sujet moderne dans la composition du personnage chez Proust.

Cette « crise du sujet » est annoncée dans l'interprétation d'Anne Henry :

La tentation de Marcel Proust n'est autre que celle d'un acquiescement à la crise du sujet, ce fleuron du nihilisme moderne. Sous le velours de ses phrases et l'amabilité de ses anecdotes, *À la recherche du temps perdu* n'est pas un livre paisible. Un drame majeur s'y déroule, qu'aucun romancier n'avait imaginé jusque-là et pas davantage n'aurait su conter, en lui assurant, sans le nommer, une telle crédibilité, en l'inscrivant, pour plus de pureté, dans une existence quotidienne si peu menacée au-dehors. Car la crise du sujet est le risque qui guette le rapport d'un homme à soi-même quand ont disparu les garanties extérieures et raisons des valeurs et qu'il est réduit à son simple état, circonscrit dans son organisme. Aussi le temps comme dimension de perte et la mémoire, cette servante insubordonnée, jouent-ils un tel rôle dans la *Recherche*. L'approche de soi passe nécessairement par eux puisqu'il n'y aura jamais d'autre grain à moudre que ce qui est advenu (Henry 2000, 1).

Cette juste interprétation du sujet chez Proust donne cependant place chez Henry à une négation de la participation de l'Histoire à l'œuvre proustienne, faite, selon elle, de la perte de ces « garanties extérieures » au nom d'une exploration du « moi profond » : « L'Histoire pourvue d'une majuscule sera donc la grande exclue

d'une recherche du temps perdu. [...] Proust ne s'est pas cru obligé de restituer le fil de l'événement extérieur ni d'avoir une théorie de l'État parce que son Narrateur se retournait vers le passé » (Henry 1983, 125). Mais l'Histoire n'est faite que de ces hommes aux trajectoires incertaines et, à l'époque de Proust, elle est celle des impasses les plus profondes dans l'horizon d'attente développé par la Modernité. La « crise du sujet » moderne n'est donc rien d'autre que la crise de la rationalité historique elle-même, dont les paradigmes sont remis en cause au moment de la rédaction de la *Recherche*. Il y a ainsi une participation de l'Histoire à l'œuvre et elle n'est pas exclue simplement sous prétexte qu'elle est critique. La figure secondaire d'un historien spécialisé dans un événement historique représentatif de la disparité de l'ordre apparemment bien établi fait apparaître la figure de l'Histoire comme celle qui indique l'instabilité du temps et des acteurs qu'elle contient.

L'Histoire et l'historiographie dans la *Recherche*

L'image de l'Histoire dans le roman de Proust n'est pas seulement celle d'une idéalisation du passé. Si, d'une part, une image merveilleuse de celui-ci émerge, surtout dans les premiers volumes : « Certes je leur trouvais du charme à ces brillantes projections qui semblaient émaner d'un passé mérovingien et promenaient autour de moi des reflets d'histoire si anciens » (*DCS I*, 10), comme le dit le Narrateur dans *Du côté de chez Swann*, d'autre part, à partir du *Côté de Guermantes*, cette image de l'Histoire prend une tournure plus sophistiquée, indiquant le passage du temps et les contradictions du kaléidoscope social : « Ils considéraient Dreyfus et ses partisans comme des traîtres, bien que, vingt-cinq ans plus tard, les idées ayant eu le temps de se classer et le dreyfusisme de prendre dans l'histoire une certaine élégance, les fils [...] de ces mêmes jeunes nobles [...], s'ils avaient vécu en ce temps-là, ils eussent été pour Dreyfus [...] » (*CG II*, 694-695). Ce n'est pas que l'imagerie du passé soit défaite, mais l'écrivain semble inclure dans les réflexions du Narrateur une certaine disposition du terme à être, outre un argument d'autorité pour l'aristocratie⁴, une contemplation du mouvement temporel : « comme ces rites dont l'Histoire essaye de retrouver la signification, j'aurais pu dire (et ne l'aurais pas voulu) à qui m'eût demandé ce que signifiait cette vie de retraite où je me séquestrais [...] » (*Pris. III*, 589).

L'Histoire assume donc l'idée d'un mouvement temporel qui inclut et englobe les états successifs de ces renversements du temps, cette instabilité dans les affir-

⁴ « Telle l'aristocratie en sa construction lourde, percée de rares fenêtres, laissant entrer peu de jour, montrant le même manque d'envolée, mais aussi la même puissance massive et aveuglée que l'architecture romane, enferme toute l'histoire, l'emmure, la renfrogne », *CG II*, 826.

mations et cette apparence d'immobilité dans les habitudes des individus et dans tout ce qui semble stable. L'Histoire agit tantôt comme protectrice des événements – « L'histoire veut qu'au XI^e siècle, le premier Arrachepel, Macé, dit Pelvilain, ait montré une habileté particulière dans les sièges pour arracher les pieux » (SG III, 353) – tantôt comme témoin : « Quels documents pour l'histoire future, quand des gaz asphyxiants analogues à ceux qu'émettait le Vésuve [...] garderont intactes toutes les demeures imprudentes qui n'ont pas fait encore filer pour Bayonne leurs tableaux et leurs statues ! » (TR IV, 385). Mais avant tout, elle est mouvement :

Tout ce qui nous semble impérissable tend à la destruction ; une situation mondaine, tout comme autre chose, n'est pas créée une fois pour toutes mais aussi bien que la puissance d'un empire, se reconstruit à chaque instant par une sorte de création perpétuellement continue, ce qui explique les anomalies apparentes de l'histoire mondaine ou politique au cours d'un demi-siècle. La création du monde n'a pas eu lieu au début, elle a lieu tous les jours (AD IV, 247-248).

Face au cadre du temps perdu, l'Histoire apparaît alors comme le mouvement qui altère l'état des choses, qui trahit ceux qui y vivent par une fausse sensation de stabilité, tant du point de vue des sociétés que des sentiments amoureux. Bien que son amour soit éphémère (car il est, chez Proust, plus un trouble de l'esprit qu'un état de grâce), l'amoureux fait comme s'il y trouvait l'éternité à laquelle l'habitude lui fait croire. Mais une fois passée, le Narrateur lui-même, lorsqu'il apprend la vérité sur la relation douteuse qu'il soupçonnait exister entre Albertine et Andrée et qui le faisait souffrir dans sa jalousie, se demande pourquoi il ne souffre plus et comment il a pu souffrir autant. Chez Proust, l'Histoire se rapporte à cette contradiction permanente et inévitable de l'esprit, car c'est elle qui présente cet état mouvant qui contraint toute continuité : « Notre époque sans doute, pour celui qui en lira l'histoire dans deux mille ans, ne semblera pas moins baigner certaines consciences tendres et pures dans un milieu vital [...] dont elles s'accommodaient » (TR IV, 416). D'où cette disposition à la « contemplation de soi » que le Narrateur confie également à l'historien, en l'occurrence non pas M. Pierre, mais Jules Michelet :

[...] les plus grandes beautés de Michelet, il ne faut pas tant les chercher dans son œuvre même que dans les attitudes qu'il prend en face de son œuvre, non pas dans son *Histoire de France* ou dans son *Histoire de la Révolution*, mais dans ses préfaces à ces deux livres ? Préfaces, c'est-à-dire pages écrites après eux, où il les considère, et auxquelles il faut joindre çà et là quelques phrases, commençant d'habitude par un « Le dirai-je ? » qui n'est pas une précaution de savant, mais une cadence de musicien (Pris. III, 666).

Enfin, aux dernières pages d'*Albertine disparue*, il y a une formulation de l'Histoire qui n'est pas une idéalisation du passé, mais une critique de sa temporalité.

Elle est appelée la « Muse » qui réunit le passé et les situations du présent, celles qui le contredisent, et « la Muse qu'il convient de méconnaître le plus longtemps possible si l'on veut garder quelque fraîcheur d'impressions et quelque vertu créatrice » ; elle est « la Muse qui a recueilli tout ce que les muses plus hautes de la philosophie et de l'art ont rejeté, tout ce qui n'est pas fondé en vérité, tout ce qui n'est que contingent mais révèle aussi d'autres lois : c'est l'histoire ! » (*AD IV*, 254). Le sens aristotélien de cette Histoire chez Proust est flagrant : la philosophie et l'art sont supérieurs à l'Histoire, comme le dit le philosophe grec dans la *Poétique*⁵ (Aristote 2014, 887). Mais en concrétisant cette considération dans une œuvre déjà poétique, l'énoncé ne donne pas lieu à une distinction entre les genres, mais plutôt à un jugement : l'Histoire est contingente. L'image de l'Histoire apparaît alors comme un ensemble d'événements épars, qui, même s'ils ont aussi leurs « lois », ne donnent pas lieu à une vérité profonde. Celle-ci sera réservée à l'Art et à la Littérature.

Néanmoins, bien que critique, cette image ne représente pas un abandon ou une négligence de l'Histoire. La preuve en est qu'à la fin du *Temps retrouvé*, après avoir exploré la mémoire involontaire et découvert une idée de la Littérature liée à une vérité plus profonde, le Narrateur donne un « sens » à l'Histoire :

Nous avons beau savoir que les années passent, que la jeunesse fait place à la vieillesse, que les fortunes et les trônes les plus solides s'écroulent, que la célébrité est passagère, notre manière de prendre connaissance et pour ainsi dire de prendre le cliché de cet univers mouvant, entraîné par le Temps, l'immobilise au contraire. De sorte que nous voyons toujours jeunes les gens que nous avons connus jeunes, que ceux que nous avons connus vieux nous les parons rétrospectivement dans le passé des vertus de la vieillesse, que nous nous fions sans réserve au crédit d'un milliardaire et à l'appui d'un souverain, sachant par le raisonnement, mais ne croyant pas effectivement, qu'ils pourront être demain des fugitifs dénués de pouvoir. Dans un champ plus restreint et de mondanité pure, comme dans un problème plus simple qui initie à des difficultés plus complexes mais de même ordre, l'inintelligibilité qui résultait dans notre conversation avec la jeune femme du fait que nous avions vécu dans un certain monde à vingt-cinq ans de distance, me donnait l'impression et aurait pu fortifier chez moi le sens de l'Histoire (*TR IV*, 542).

Le « sens de l'Histoire » apparaît ainsi comme le passage incontournable du temps et les différentes perspectives de son impression. Il n'est ni progressif ni régressif, il n'est ni positif ni négatif, il n'est ni transcendant ni immanent, il est la

⁵ « [...] l'historien nous dit ce qui s'est passé quand le poète nous dit ce qui pourrait se passer. Aussi, la poésie est plus philosophique et plus sérieuse que l'histoire, car elle traite plutôt du général, alors que l'histoire s'occupe du cas particulier », *Poétique*, 1451b.

réalisation de l'énormité du Temps qui court en silence, mais qui s'impose toujours à tous les êtres sans exception. Le Temps proustien, dans la mesure où il est lié au temps historique, est toujours perdu et ne devient conscient en tant que tel que dans les moments de contact avec « l'Histoire », dont le sens n'obéit pas à la téléologie d'une direction univoque ou d'un seul progrès.

Une « conception proustienne de l'Histoire » ?

Le lecteur du *Temps retrouvé* se demandera alors ce que la découverte et surtout l'exploration de la mémoire involontaire ont à voir avec l'Histoire. Cette question a déjà été posée par d'importants spécialistes de l'œuvre de Proust. Pour beaucoup, comme Edward J. Hughes, qui écrit dans le *Dictionnaire Marcel Proust* que la recherche du temps perdu est aussi celle d'une histoire française imprécise pour « renforcer l'idéalisation » (Bouillaguet & Rogers 2004, 473), l'Histoire apparaît dans l'articulation du temps perdu et du temps retrouvé comme une image idéalisée du passé historique. Pour d'autres, comme Jean-Yves Tadié, lorsque « le temps perdu » rencontre le « temps retrouvé », il ne s'agit plus du passé, mais du présent : « [...] pour Proust, il n'y a pas de passé historique, il n'y a que du présent. L'histoire doit rechercher dans le présent les structures qui nous viennent du passé : *'Le passé non seulement n'est pas si fugace, il reste sur place [...]* » (Tadié 2021, 200). Ces questions amènent des considérations importantes sur la proposition de Proust centrée sur l'art au-delà de celui-ci. Il s'agit, par exemple, de se demander comment écrire l'Histoire (et pas seulement la Littérature) à partir du clivage du temps perdu au le temps retrouvé. Cette question est ajustée et finalement posée par Robert Kahn, qui propose de distinguer le rapport de l'œuvre aux événements historiques et d'interroger les fondements mêmes de la possibilité d'une pensée historique à partir de la *Recherche* : « La critique s'est beaucoup intéressée aux rapports de Proust à son époque [...]. Mais on s'est rarement posé la question de l'existence et de la pertinence d'une conception proustienne de l'Histoire » (Kahn 1998, 186).

Le doute de Kahn sur « l'existence » et la « pertinence » d'une « conception proustienne de l'Histoire » est dû au caractère d'arrière-plan que prendra non seulement M. Pierre, l'historien de la Fronde, dans le roman principal de Proust, mais aussi l'Histoire elle-même. D'où « l'indéfinie » historique alléguée par Hughes et le caractère négatif du passé en tant que tel chez Tadié. Une telle existence avait déjà été niée, comme dans le commentaire d'Anne Henry ci-dessus, où l'interprétation schopenhauerienne de l'œuvre de Proust l'a conduite à voir dans sa compréhension de la fracture du sujet moderne un refus de l'Histoire telle qu'elle apparaît chez Hegel, c'est-à-dire, en tant que philosophie de l'Histoire. Contrairement à cette

lecture, si « l'existence » de la « conception proustienne de l'Histoire » peut être établie par la référence indéniable, quoique secondaire, à l'historien et à l'Histoire dans la *Recherche*, ou encore par une lecture *a posteriori* de l'œuvre qui confronte la « vérité » de la Littérature à la réalité historique, il n'en va pas de même pour la « pertinence ». Pour la débloquer, il faut d'abord considérer que la perspective historique de Proust ne correspond pas seulement à une idéalisation du passé, à une esthétique du passé, du temps médiéval ou du Grand Siècle de Louis XIV, ou encore au goût de l'écrivain pour la chronique et les mémoires, représentées dans le roman par Mme de Villeparisis. Contre ou à côté de cette lecture d'une idéalisation de l'Histoire, il est nécessaire d'ajouter une perspective critique de la réalité historique dans la *Recherche*. En effet, pour Proust, l'Histoire appartient à « l'intelligence », à la mémoire volontaire, qui sera considérée comme superficielle dans la découverte du temps retrouvé, précisément parce qu'elle est capable de déformer la « vérité ».

Cette critique de la réalité historique permettra non pas de nier l'Histoire, mais d'en vérifier les limites et d'en réévaluer les potentialités. Deux axes d'approche semblent possibles. D'abord, la perspective temporelle de l'Histoire : si le passé historique peut correspondre à un temps perdu, le temps retrouvé ne le peut certainement pas. Reste à savoir, à partir de la considération de Tadié selon laquelle le Temps proustien tend davantage vers le présent que vers le passé, à quelle temporalité appartient le « temps retrouvé », qu'il s'agisse du présent que l'auteur prétend victorieux, ou de cette « extra-temporalité » à laquelle se réfère le Narrateur face à l'état de grâce obtenu par la mémoire involontaire :

[...] au vrai, l'être qui alors goûtait en moi cette impression la goûtait en ce qu'elle avait de commun dans un jour ancien et maintenant, dans ce qu'elle avait d'extra-temporel, un être qui n'apparaissait que quand, par une de ces identités entre le présent et le passé, il pouvait se trouver dans le seul milieu où il pût vivre, jouir de l'essence des choses, c'est-à-dire en dehors du temps (*TR IV*, 450).

La réflexion récente de Gérard Bensussan sur la nature du « passé » dans l'expérience de la mémoire involontaire en montre la complexité. Après l'avoir compris « sans être modifié », le Narrateur semble évoquer un certain décalage de ce passé dans l'impression d'extra-temporalité. Cela amène le philosophe à constater qu'il sera finalement « forcément modifié, tel qu'il ne fut jamais 'présent' puisqu'au moment où le narrateur se remémore la saveur de la madeleine trempée dans le tilleul, cette saveur se goûte comme pour la première fois » (Bensussan 2020, 135). La considération du temps de la mémoire involontaire comme temps de la « première fois » présente les défis du rapport entre le temps historique et la temporalité qui émerge de l'œuvre de Proust. La relation entre le temps de l'Histoire et le temps

chez Proust d'après l'expérience de la mémoire involontaire nécessiterait non pas de voir comment le premier intègre le second, mais comment il serait possible de penser le temps historique à partir de ce « nouveau temps » manifesté dans la *Recherche*. Une difficulté se présente, car si le Temps proustien n'est pas uniquement du temps passé, avec la considération de Bensussan, il ne semble pas non plus être celui du présent. Une question s'impose donc aux historiens : serait-il possible d'écrire une Histoire en s'appuyant sur ce temps « extra-temporel » dont parle le Narrateur du roman de Proust ?

Cette question ouvre le second champ d'approche de cette perspective de l'Histoire à partir de la lecture du roman qui correspondrait à son écriture. Des historiens comme Pierre Nora et Carlo Ginzburg ont déjà commenté les similitudes entre leur travail et celui proposé par le Narrateur de la *Recherche*. Nora comprend son objet (les « lieux de mémoire ») non seulement par les « raisons de la tête », mais par les « raisons du cœur » (Compagnon 2014, 19-20). Ginzburg identifie la posture d'investigation du Narrateur au « paradigme indiciaire » (Compagnon 2014, 188). Il propose ce concept à l'historiographie pour valoriser les aspects considérés normalement comme insignifiants et qui, analysés les uns à côté des autres, sans que l'un annule l'autre, constituent l'Histoire. Mais comment écrire une histoire à partir de cette enquête menée par le Narrateur proustien sans en faire un roman ? Ginzburg ne craint pas de poser la question : « Il ne s'agissait évidemment pas de proposer aux historiens de singer Proust. Il s'agissait de comprendre ce que les historiens pouvaient tirer d'une narration historique *sui generis* comme la *Recherche* » (Compagnon 2014, 200).

Il faudrait donc passer par une critique de la rationalité historique : celle-ci, tout en agissant par « l'intelligence » et la véracité du fait historique, irait vers la « vérité » prônée par l'art dans le roman de Proust. Cette tâche n'appartient pas à l'œuvre de Proust, qui compose elle-même une image timide de l'Histoire, une image « figurante » comme celle de M. Pierre. Elle propose une Histoire qui ne recueille que ce qui est contingent, bien qu'elle obéisse à certaines lois du changement constant dans les états apparemment stables de toute chose. Cependant, une telle image n'est pas à ignorer, elle n'est pas inexistante et encore moins insignifiante. Elle soulève une série de questions sur la condition humaine, sur les limites de la conscience face à la nature changeante de ce qui l'entoure et sur les difficultés d'affirmer l'événement historique face aux méandres du temps. Pour atteindre la « pertinence » d'une perspective proustienne de l'Histoire, telle qu'elle est interrogée par Robert Kahn, il sera donc nécessaire d'établir une nouvelle approche de l'Histoire, ainsi que de l'investigation de la mémoire involontaire et du temps retrouvé, plutôt qu'une idéalisation du passé historique ou des classes qui

composent le large éventail de personnages de Proust. À cette fin, les défis pour la pensée historique sont nombreux, tant du point de vue de la théorie de l'Histoire que de la valorisation du poétique dans le récit historiographique, dans le respect de l'impérative différenciation des genres.

Conclusion

Un figurant comme Monsieur Pierre, historien de la Fronde, n'est pas seulement un personnage secondaire dans la scène proustienne, mais aussi une image critique de l'Histoire. Le salon de Madame de Villeparisis, où l'historien apparaît, est considéré peu brillant dans la constellation aristocratique du Faubourg Saint-Germain en raison du mélange d'aristocrates et de roturiers. L'écrivain montre ainsi la tension entre les classes en donnant lieu non pas à une critique socio-historique, mais à une critique de l'intelligence historique elle-même. La spécialité de l'historien dans l'événement de la Fronde suggère cette propension de l'œuvre à manifester la fragile stabilité de l'Histoire et de ses agents. Le sujet autocentré apparaît alors fragmenté, et l'Histoire, contingente. Cependant, cette perspective critique ne nie pas l'historiographie, la chronique ou les mémoires comme genres d'écriture, mais les restreint face à la vérité poétique que l'écrivain trouvera dans la Littérature. La recherche de la « conception proustienne de l'Histoire » consisterait alors à contempler l'Histoire dans la proposition poétique, non pas en la transformant en roman, mais en considérant les limites de « l'intelligence » et la condition monstrueuse de l'homme dans le Temps. Cette tâche reste un défi pour les sciences humaines après la lecture de Proust.

Bibliographie

- ARIÈS, Ph. (1978), « L'histoire des mentalités », in J. Le Goff, R. Chartier & J. Revel (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Paris, Retz, 402-423.
- ARISTOTE (2014), *Œuvres. Éthiques, Politique, Rhétorique, Poétique, Métaphysique*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- BENSUSSAN, G. (2020), *L'Écriture de l'involontaire. Philosophie de Proust*, Paris, Classiques Garnier.
- BLOCH, M. (1924), *Les Rois thaumaturges. Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre*, Paris-Strasbourg, Librairie Istra, London, Humphrey Milford, Oxford University Press.

- BOUILLAGUET, A. & ROGERS, B. (dir.), (2004), *Dictionnaire Marcel Proust*, Paris, Honoré Champion.
- COMPAGNON, A. (dir.), (2014), *Lire et relire Proust*, Nantes, Éditions nouvelles Cécile Defaut.
- DUBY, G. (1961), « L'histoire des mentalités », in Ch. Samaran (dir.), *L'histoire et ses méthodes*, Paris, Encyclopédies de la Pléiade, 11, 937-966.
- ELIAS, N. (1976), *La Dynamique de l'Occident*, traduction de Pierre Kamnitzer, Paris, Calmann-Lévy.
- FEBVRE, L. (1942), *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais, L'évolution de l'humanité*, Paris, Albin Michel.
- HENRY, A. (2000), *La Tentation de Marcel Proust*, Paris, Presses universitaires de France.
- HENRY, A. (1983), *Proust romancier. Le tombeau égyptien*, Paris, Flammarion.
- KAHN, R. (1998), *Images, passages. Marcel Proust et Walter Benjamin*, Paris, Éditions Kimé.
- L'Aurore Littéraire, Artistique, Sociale*, a. X, n. 97, 23 janvier 1998.
- MAYER, A. (1983), *La Persistance de l'Ancien Régime. L'Europe de 1848 à la Grande Guerre*, traduction de J. Mandelbaum, Paris, Flammarion.
- PROUST, M. (1987-1989), *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- SPRINKER, M. (1994), *History and Ideology in Proust. À la recherche du temps perdu and the Third French Republic*, Cambridge, Cambridge University Press.
- TADIÉ, J.-Y. (2021), *Proust et la société*, Paris, Gallimard.

